

Pierre-Marc de Biasi

Pierre Michon. Retour aux origines

Transcription : Katell Guillou.

Peu après la sortie en librairie des deux œuvres de Pierre Michon parues en 2003, *Abbés* et *Corps du roi*, j'ai reçu un coup de téléphone de Pierre-André Boutang qui me demandait si je serais partant pour imaginer avec lui un moyen métrage documentaire sur l'écrivain et ses derniers textes. J'avais rencontré Pierre Michon, deux ans plus tôt, en 2001 dans le cadre d'une « radio libre » que j'avais produite pour France Culture sur Flaubert « Le Dada de l'écriture ». Nous avons bavardé devant les manuscrits du géant de Croisset qui étaient exposés à la Bibliothèque nationale de France « Brouillons d'écrivains ». Ce qu'il m'avait alors dit au micro sur l'écriture de Flaubert, sur ses propres liens avec son œuvre, m'a paru bouleversant et son intervention est devenu un moment clé de l'émission. Nous nous sommes revus. Nous sommes devenus amis. En 2003, au moment où ce projet de film m'était proposé, je venais de publier, quelques mois plus tôt, deux grands entretiens avec lui « Les Carnets inédits de *La Grande Beune* » (*Genesis* n° 18, j.m. place éd., 2002) et « Écrire avant l'autodafé », (*Magazine littéraire* n° 415, décembre 2002). Je l'ai appelé pour lui demander s'il acceptait le principe d'un film, il m'a dit oui, et nous sommes venus tourner chez lui dans la Creuse, avec une équipe réduite au minimum : le son, l'image, P.-A. Boutang et moi-même. C'était le printemps, le ciel était bleu et glacé, des traces de neige persistaient partout dans la campagne. Chez Pierre Michon, un grand feu brûlait dans la cheminée. On était un peu hors du temps. Le tournage a été très bref et tout s'est passé miraculeusement avec l'aisance que l'on ressent dans les rêves. Nous sommes rentrés à Paris avec assez de bonnes séquences pour faire un long métrage. Le montage, que j'ai réalisé avec Annie Chevalley, nous a obligé à sacrifier beaucoup de belles choses, mais on s'est consolé en prenant le parti pris d'un film intime, centré sur la parole exacte et chaleureuse de l'écrivain qui nous parle de ses méthodes de travail, de sa passion pour la littérature, de sa vie, de ses enthousiasmes et de ses doutes. Sous le titre « Pierre Michon. Retour aux origines », ce film de 30 minutes, produit par On Line a été présenté par Arte pour sa première diffusion dans le magazine *Métropolis* du 6

septembre 2003. Voici la version intégrale du découpage après montage, transcrit grâce à la patiente et minutieuse vigilance de Katell Guillou.

« Pierre Michon. Retour aux origines »

Un film de Pierre-André Boutang et Pierre-Marc de Biasi.

Montage : Annie Chevalley

Textes lus par Estelle Vincent

Musique : John Coltrane, musique sacrée japonaise, Jessie Norman,

Production On Line pour Arte

2003

EXTÉRIEUR JOUR, FORÊT.

Une route serpente à travers un paysage hivernal très vallonné. Voix off de Pierre-Marc de Biasi :

« Il est entré en littérature en 1984 avec un livre énigmatique, dont l'aura n'a cessé de grandir : les *Vies minuscules*. »

Fondu enchaîné sur Michon marchant dans la neige

« Pierre Michon est un écrivain qui publie peu, mais dont chaque ouvrage est un événement. »

Les couvertures jaunes de ses livres défilent verticalement sur l'écran : La Grande Beune, Le Roi du bois, Mythologies d'hiver, Trois auteurs...

« Ses textes sont des blocs de prose impeccables, intenses et noirs comme de l'obsidienne. Son écriture est rare et sans compromis. Ses récits, tout vibrants d'Histoire, sensuels et mallarméens, ont la brièveté et le tranchant du haïku. »

Eclats de nature : arbre, eau d'une rivière, rochers

« Les amateurs de véritable littérature estiment aujourd'hui qu'il est un des plus grands écrivains vivants de langue française, déjà une sorte de classique. »

P. Michon immobile, cigarette à la bouche. Coupe : il marche dans la neige.

« Pierre Michon vient de publier aux éditions Verdier deux nouvelles œuvres, minces et somptueuses : *Corps du roi* et *Abbés*, qui lui ont valu le Prix Décembre. Nous sommes allés le rencontrer dans son rude pays de la Creuse, et il nous a fait l'honneur de nous recevoir dans sa maison familiale des Cards, pour nous parler de ses derniers textes, et de ce que représente pour lui le métier d'écrivain. »

Pano suivant P. Michon marchant dans la forêt enneigée.

Voix de Pierre-André Boutang, hors champ :

« Tout sommeillait dans Ur et dans Jérimadeth... »

P. Michon s'arrête et le reprend : « Tout reposait... »

- P. Boutang : « Et la suite ? »

- P. Michon, *récitant de mémoire les vers de V. Hugo* :

« Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immuable, ouvrant l'œil à demi sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles. »

Il conclut, en souriant : « C'est joli... »

Coupe : P. Michon marchant de dos, sur une route, en direction d'une maison de pierres.

Voix off d'Estelle Vincent lisant un extrait de Vies minuscules :

« Les grands vents jettent des ardoises ivres aux flancs des marronniers. L'eau morte s'amoncelle où les vivants dormaient. Des portraits choient, et au fond des armoires, d'autres sourient dans le noir à l'oubli qui les comble. Des rats crèvent, et d'autres viennent. Patiemment, tout se défait. Allons, tout est bien. Les anges miséricordieux passent dans un vol d'ardoise, se brisent et renaissent dans l'air bleu. Ils écartent la nuit des toiles d'araignée, près des fenêtres cassées, regardent, l'une après l'une, des photos d'ancêtres dont les noms leur sont connus. »

Pierre Michon entre dans la maison. Zoom avant. A travers la fenêtre, une lumière s'allume.

INTÉRIEUR JOUR - MAISON DES CARDS- SÉJOUR.

Michon est assis à la table du séjour, recouverte d'une nappe rouge. Derrière lui, un feu brûle dans la cheminée. Pierre-Marc de Biasi en amorce sur la gauche.

- P. Michon : « Les gens qui habitaient là - nous sommes chez eux après tout - mes grands-parents, qui étaient des paysans, savaient par cœur des choses de Victor Hugo. Pas tout Victor Hugo ! ...des petits morceaux : « O soldats de l'An Deux ! O guerres, épopées !... », par exemple. Ou « Booz endormi ». *Gros plan sur son visage* Ils le disaient avec force, avec conviction. Et pour un petit enfant à la campagne, avoir cette espèce de... cette chambre immense d'écho qui était comme la messe, mais beaucoup mieux que la messe, parce qu'à la messe, on sentait bien que c'était de l'institution, et seulement de l'institution, et pas de l'intériorité - enfin, moi dans la Creuse, pays de mission pas spécialement catholique. Alors que là, on sentait qu'il y avait quelque chose qui ressemblait à l'institution, qui était rigide, dur comme

l'institution : le vers, l'alexandrin parfait – et qui en même temps donnait cours au débordement de l'intériorité de paysans de la campagne. Et ça c'était absolument extraordinaire ! Je pense que, finalement, si j'ai écrit quoi que ce soit, c'est à cause de ça, de ces premières expériences de vers entendus, en me disant : 'qu'est-ce qui me prend, qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qu'il y a?' C'est-à-dire ... à la fois le comble du langage, là où il est le plus charpenté, le plus dur, le plus structuré, et le comble de l'émotion dans des personnes qui, apparemment, n'avaient rien à voir avec l'institution ou avec la rigidité de ce qui est... »

Le bois craque dans la cheminée. Pano gauche qui rejoint le visage de P. Michon, en gros plan. Il fume.

- Voix de P.-A. Boutang : « Vous vous souvenez du jour où vous vous êtes dit : 'je serai écrivain' ?

- P. Michon : Je me suis toujours dit que c'était ça que je ferais...

- P.-A. Boutang : 'Toujours', ça part de quand ?

- P. Michon : Oh, la puberté, treize ans, quatorze ans, je ne sais pas, quinze ans... Rien n'était plus représentatif de ce dans quoi nous sommes pris et que nous ne comprenons pas, que la littérature, pour moi... *Fondu enchaîné ; pano latéral sur les livres de sa bibliothèque. On reconnaît les noms de Deleuze, Duras, Péret, Breton, Foucault, Levi-Strauss... Retour à son visage, en gros plan.* Je n'ai pensé que je pourrai écrire que quand les premières lignes des *Vies minuscules*, la première « Vie minuscule », me sont venues d'une façon que je ne peux et ne veux que croire miraculeuse. C'est-à-dire que... il s'est évidemment passé quelque chose de certainement... qu'un psychanalyste ou qu'un sociologue, ou n'importe qui, pourrait expliquer. Mais moi je l'ai vécu comme une chance extraordinaire.

- P.-A. Boutang : Ce n'est pas la première phrase écrite des *Vies minuscules*... *La couverture du livre dans l'édition Folio apparaît. Il s'ouvre sur la page de dédicace ...* Ce n'est pas là que, tout à coup, il y a l'idée : 'Ça y est, c'est ça' ?

- P. Michon : Ah, 'ça y est, c'est ça', ça s'est fait... peut-être pas à la première phrase, mais à la quatrième ou la cinquième.

- P.-A. Boutang : À l'auteur de me raconter le moment où il a senti que...

- P. Michon, *assis à sa table ; il feuillette son livre* : J'ai du mal à définir... Je crois... Enfin, ce soir, il me semble que c'est lorsque j'ai pu dire : « Un jour de l'été 1947, ma mère... » « Ma mère fait ceci, cela... Ma mère. » Le jour où j'ai pu parler en mon nom propre, oui... *Le feu brûle toujours dans la cheminée. Fondu enchaîné sur une photo en noir et blanc de la mère de l'écrivain. Retour sur P. Michon.* Quelque chose s'est passé, là, de... je sanglotais, c'était une sorte de... enfin j'avais... Mais je pense que là, je suis en train de parler d'un cas psychopathologique propre, spécifique, qui est Michon. Ce n'est pas intéressant, mais pour moi tout à coup, j'avais là... une délivrance. »

Gros plan de Vies minuscules dans l'édition Folio. La musique stridente de Coltrane retentit. Le livre s'ouvre, les pages défilent. Fondu enchaîné : le reflet de P. Michon apparaît dans un miroir terni.

INTERIEUR JOUR ; MAISON DES CARDS, CHAMBRE.

Michon tient dans ses mains une photo sépia.

P. Michon : « C'est une photo de ma mère adolescente. J'ai peu de photos de ma mère jeune fille. C'est une jeune fille qui est devenue malheureusement ma mère – enfin malheureusement pour elle, heureusement pour moi. *Pano sur diverses photos anciennes* Les *Vies minuscules* sont dédiées à ma mère mais pas à Andrée Michon, qui est son nom de femme mariée, mais à Andrée Gayaudon, qui est cette jeune fille. C'est dédié plus ou moins à cette jeune fille, les *Vies minuscules*. Pas plus ou moins : plutôt plus que moins. »

P. Michon se tourne et disparaît au fond du miroir. Sur la table en dessous reposent des objets hétéroclites et des photos jaunies. Voix off d'Estelle Vincent lisant un extrait de Vies Minuscules :

« Un jour de l'été 1947, ma mère me porte dans ses bras, sous le grand marronnier des Cards, à l'endroit où l'on voit soudain déboucher le chemin communal, jusque-là caché par le mur de la porcherie, les coudriers, les ombres ; il fait beau, ma mère sans doute est en robe légère, je babille ; sur le chemin, son ombre précède un homme inconnu de ma mère ; il s'arrête ; il regarde ; il est ému ; ma mère tremble un peu, l'inhabituel suspend son point d'orgue parmi les bruits frais du jour. Enfin l'homme fait un pas, se présente. C'était André Dufourneau. »

Plan de la fenêtre ; zoom arrière et pano gauche sur une petite bibliothèque

« Plus tard, il dit avoir cru reconnaître en moi la toute petite fille qu'était ma mère, pareillement *infans* et débile encore, quand il partit. Trente ans, et le même arbre qui était le même, et le même enfant qui était un autre. »

INTERIEUR JOUR ; MAISON DES CARDS, SEJOUR.

Michon assis à la même table, devant la cheminée fumant.

P. Michon : « Tout ce qu'il m'arrive de vaguement conceptualiser, ou de voir en imagination, je le note dans des carnets. Ou [ce qu'il m'arrive] de lire et d'aimer. C'est-à-dire des citations. Je les note dans une centaine de carnets qui au départ avaient pour fonction simplement de faire que je me souviens des choses. *insert : pages d'un carnet de travail de la Grande Beune que l'on tourne, couvertes de l'écriture de P. Michon.* Je ne peux pas évidemment toujours comptabiliser tout ce que j'ai dans mes carnets. Je les feuillette très souvent, quand j'écris. Tout à coup je tombe sur une page, et je me dis : Mais voilà ! Cette page-là, enfin cet agencement qu'il y a sur cette

page - cette citation de Charlie Chaplin, celle-ci de Salluste et celle-ci de moi-même - je vais les placer là, je vais les mettre en relation, ici, dans ce texte que je fais maintenant. Et ces carnets sont... de la littérature brute, est-ce qu'on peut dire ça ? Oui, enfin, c'est-à-dire : ce qui fait battre mon petit cœur, en littérature, au jour le jour, voilà.

Nouvel insert carnet

Un ami, un ami très proche m'a dit récemment quelque chose qui m'a fait plaisir. Comme je me plaignais que mes textes soient si petits, si courts, il m'a dit : Mais non ! c'est très bien au contraire : tes lectures méritent d'être [vastes] pour que tu fasses ces petits textes ; c'est une « percolation ». C'est comme pour le café : on met la poudre de café, l'eau bouillante... et tout à coup, il y a de toutes petites gouttes [qui perlent] ... qui sont faites aussi bien de Charlie Chaplin, que de Salluste... et qui tombent. C'est un peu de rémunération, pour tout le temps qu'on a passé, pour tout ce qu'on a investi sur cette idée du littéraire. »

Gros plan de P. Michon, méditatif. Musique de Coltrane. Les livres des éditions Verdier, que l'on pose l'un sur l'autre : Vie de Joseph Roulin, Maîtres et serviteurs, La Grande Beune, Le Roi du bois, Mythologies d'hiver, Trois auteurs, Abbés.

EXTÉRIEUR JOUR - LA CAMPAGNE CREUSOISE.

Pierre Michon et Pierre-Marc de Biasi marchent vivement, côte à côte, de dos, sur un chemin de campagne enneigé. Paysage.

Voix de P. Michon, *off* : « On est là pris, enfin les *Vies minuscules* sont prises, dans un triangle qui est Saint-Rousseau, Chatelu et Moriou, et qui sont trois villages différents. Il y a un village de hauteurs qui est celui-là, un village de vallons, enfin de flancs de vallons, qui est Chatelu, et un village de plaine qui est Moriou. Tout ça n'est pas dit dans le bouquin, mais ces trois lieux ont beaucoup fonctionné dans mon esprit quand je l'ai fait : comme des différences, comme des lieux évoqués différemment. Et Saint-Rousseau, là où nous sommes, a une importance capitale pour moi, parce que d'abord j'avais de la famille quand j'étais petit ici, des tantes, des arrière-tantes, enfin une arrière-tante très ancienne, très très archaïque, qui... Je ne peux même pas en parler. Ce sont des gens qui ont disparu, qui sont du siècle dernier et même de plus loin.

P. Michon et P.-M. de Biasi se tiennent debout devant un antique monument de pierre. Une sorte de petit phare de trois mètres de hauteur au sommet duquel on allumait un feu pour annoncer un décès.

P. Michon, *poursuivant* : Et aussi parce qu'il y a très peu de restes en Creuse, parce que ça a été toujours un pays vraisemblablement assez pauvre, très sous-développé. Mais il y a quelques restes archéologiques comme celui-ci *pano vertical sur le monument* - à Saint-Rousseau, donc.

- P.-M. de Biasi. : Et les lieux marqués par des pierres, c'est important dans vos livres. Par exemple, dans *Abbés*, les pierres qui l'une après l'autre vont fonder l'abbaye, vont fonder le monument, elles ont la substance des mots, cette densité des mots qui fabriquent le texte. On a une espèce de genèse monumentale du texte dans ce tout petit texte, puisqu'au fond votre écriture est aussi une écriture minuscule, d'une certaine façon. Pourquoi si petit ? Il y a une volonté du moins ?...

- P. Michon : Evidemment, sans doute, c'est tout à fait programmé dans ces zones où l'on écrit, c'est-à-dire qui ne sont ni la conscience pure, ni l'inconscient. C'est toujours à cette limite, et cette limite-là sait quand ça doit s'arrêter. Ce n'est pas le texte qui le sait, ni vous ; c'est la petite zone parlante et langagière qui est en nous. Et c'est ça seulement qui me fait écrire. Si je me mets à écrire pleinement avec la conscience, par exemple comme ferait un romancier qui tout à coup fait une digression de sens, je ne vois pas l'intérêt, ça m'emmerde. Et si c'est de l'inconscient, ça m'ennuie aussi, parce que c'est idiot. Il m'arrive d'écrire quand je suis dans un état pas naturel, et je ne peux rien en tirer, c'est idiot. Il faut qu'il y ait à la fois la pleine licence laissée à l'inconscience, et la pleine censure : que les deux fonctionnent à la fois. Et c'est bien plus facile sur un petit texte que sur un grand, parce que le grand, quand vous finissez, vous avez oublié le début. Là, sur un petit texte... L'idéal ce serait de faire un texte que je sache par cœur au fur et à mesure que j'avance. »

Musique de percussions ; Michon marchant seul dans la neige.

- Voix de P.-M. de Biasi : « Dans *Abbés* ce sont des récits formidablement sensuels. L'amour est présent presque à toutes les pages, et un amour total, violent, physique... »

- P. Michon : Oui, dans les deux premiers récits, c'est vrai. Dans le troisième, pas du tout. C'est l'amour pour des reliques, des crânes dans des châsses... C'est-à-dire qu'en fait, je n'ai jamais écrit quoi que ce soit qui ne me concerne pas immédiatement et directement. Là, il se trouve que c'est sous des costumes d'abbés et dans un paysage maritime, mais ce que j'avais à dire, c'était sous mon costume, et dans un paysage urbain, des problèmes qui sont les mêmes que ceux que je prête à mes personnages – des problèmes ou des essais d'élucidation de soi-même, ou des essais de perte de soi-même, que font ces trois abbés... » *Plan d'ensemble : P. Michon et P.-M. de Biasi debout au pied du monument* « C'est-à-dire pour le premier la paternité ; le deuxième traite de la jalousie... C'était une époque de ma vie où moi-même j'avais : une situation de paternité, un problème de jalousie sexuelle, et, en dernier lieu, un problème de nihilisme. En fait, c'était un texte sur la fin de l'écriture, ou sa relance possible. »

Travelling latéral sur la campagne creusoise enneigée. En fond sonore, le saxo déchaîné de Coltrane. Voix d'Estelle Vincent lisant un extrait de Abbés :

« Les vaches grises errent ça et là sous la brume. L'abbé noir avec sa capuche va tout droit à une cabane qu'il connaît. Elle est accroupie sur ses pieds de marbre. Elle est seule. Le mari est à la forge. Il rejette le capuchon, elle voit la

tête d'étoupe. Elle se découvre jusqu'à la taille. Elle se couche. Elle s'ouvre. » *Fondu enchaîné ; pano gauche et zoom avant sur P. Michon fumant seul dans la neige* « Il regarde la plaie de feu mouillée dans son étoupe à elle. Puis il ne la voit plus, puisqu'il a plongé dans ce feu. Elle crie comme une mouette. La foudre bleue les lie. Eble, sous le capuchon, retourne à la bibliothèque. Il croise Hugues qui sous le capuchon va vers les cabanes. »

INTÉRIEUR JOUR - MAISON DES CARDS - SÉJOUR.

Gros plan sur la couverture jaune d'Abbés ; le livre s'ouvre.

Voix de Michon (*off*): « Il s'agit de traiter de l'amour comme une passion et non pas comme un objet, ou comme un désir fugace, ou comme... Il faut une femme. C'est l'archétype de la femme.

P. Michon est assis à la table du séjour, P.-M. de Biasi en face de lui.

- P. Michon : Elle n'a pas à avoir d'existence, elle est simplement celle qui appelle le désir, et le désir de plusieurs moines, là, qui luttent un peu entre eux pour... et d'un mari en plus...

Fondu enchaîné : insert sur les pages du livre

- P.-M. de Biasi : Pourtant le récit raconte aussi par quelle imposture ...

- P. Michon : Ce n'est pas seulement une imposture, c'est aussi l'enthousiasme d'une femme qui soudain se dit : oui, c'est là que ça se passe. C'est là qu'elle va capter l'amour de cet homme qui lui échappe plus ou moins. Tout ce que nous faisons, sans doute, relève de l'imposture, mais relève aussi un petit peu de l'enthousiasme ou de la foi.

Gros plan sur le visage de P. Michon ; le feu craque dans la cheminée

- P.-M. de Biasi : Et toute cette sexualité est environnée de moments d'intense cruauté, de moments très sanglants. La fin d'Ermangard, dans la Comtesse de Poitiers, c'est une mise à mort...

- P. Michon : Oui, c'est ce qu'il y a de bien avec les hautes époques, quand on est dans le Moyen Âge, ou dans... j'aurais pu être à Rome ou dans l'Antiquité, c'est qu'on peut à peu près faire – pas tout à fait n'importe quoi, il faut avoir lu quelques bouquins d'histoire – mais on peut faire passer à l'acte des passions avec beaucoup plus de facilité que dans le contemporain. Ou alors, on fait du polar, on fait de la violence réaliste, juste. Mais ça, ça ne me concerne pas, ce n'est pas mon milieu... »

Zoom avant sur le chenet de la cheminée, en forme de tête de jeune fille. Voix d'Estelle Vincent lisant un extrait de XXX :

« Elle regarde en coin le sourire passionné quand les grands oiseaux plongent. Soudain, elle saisit à l'arçon la selle d'Ermangard, la cravache au visage, et la renverse. *GP de Michon s'allumant une cigarette* Ermangard a compris. Elle court déjà. *Surimpression : travelling latéral sur la forêt enneigée. Percussion japonaise.* Fauconniers et valets se sont arrêtés. 'Elle est à vous', dit

Emma. Ils lâchent les chiens et l'oiseau ; ils courent. Ermangard fuit vers l'abbaye. Elle y est presque, les cottes grises à ses trousses, mordue aux jarrets par les chiens de Syrie, l'autour cherchant ses yeux. Elle s'effondre. Tous usent d'elle sous les murs mêmes de l'abbaye, longtemps. Les jambes très blanches, les cuisses, les cottes grises, les pleurs. Emma, très pâle, regarde. C'est son propre corps qu'on met à mal, et cela l'exalte. » *Percussion japonaise*

Retour au séjour.

- P.-M. de Biasi : « La mort est très présente dans ton écriture...

- P. Michon, *GP visage* : Mais elle n'est pas présente dans ta vie, Pierre-Marc ?... Oui, elle est présente, comment veux-tu faire autrement ?

- P.-M. de Biasi : Elle est quand même moins présente dans beaucoup d'autres littératures.

- P. Michon : C'est parce qu'elle est mal mise en scène, mais elle est aussi présente.

- P.-M. de Biasi : Tu sens la mort dans l'écriture, quand tu écris ? Ou l'écriture est quelque chose contre la mort ?...

- P. Michon : Je sens effectivement la mort quand j'écris, mais c'est une mort... magnifiée, superbe. C'est vraiment celle qui tient la faux. Alors que, quand je lis, j'ai peur d'elle. Au moins, quand j'écris, je n'ai pas peur d'elle. Je l'aime. Mais je l'aime... tout en la repoussant. C'est bien le propre de l'amour, après tout : se garder de l'autre...

- P.-M. de Biasi : Tu as dit une fois que ta mère était une censure pour toi, dans l'écriture. *Photo noir et blanc de la mère de P. Michon ; zoom arrière ; elle apparaît posée à côté du livre Corps du roi.*

- P. Michon : Je l'ai dit parce que depuis qu'elle est morte j'ai écrit la fin de *Corps du roi*.

- P.-M. de Biasi : ...que tu n'aurais pas pu écrire de son vivant ?

- P. Michon *GP visage* : Non... Non, certaines conduites qui sont les miennes, enfin qui sont nos conduites d'homme, n'auraient... Ma mère les connaissait, mais n'aurait pas voulu qu'elles soient publiques.

- P.-M. de Biasi : En même temps, elle était très fière de ton écriture, ta mère...

- P. Michon : Je n'ai jamais su vraiment. *Silence* En tout cas ma mère, pour son dernier voyage, allant à l'hôpital pour y mourir, avait gardé sur elle... Elle était partie en ambulance. Quand je suis arrivé, moi, derrière en bagnole, j'ai vu cette petite forme, pour moi millénaire, sur le truc d'hôpital, et il y avait sur elle, enfin glissé un peu à côté d'elle, les *Vies minuscules*, avec la couverture bleue qu'elle lui avait mise, parce qu'à l'époque on couvrait tout de suite les bouquins. Quand j'ai vu ça, je me suis dit, peut-être tu l'as un peu soulagée. Parce que je voulais aussi dans les *Vies minuscules* – ce qui fait la différence, peut-être, entre les *Vies minuscules* et mes autres livres, c'est que je voulais un peu consoler ma mère, et que le dernier point étant mis à ce livre, j'ai su que rien ne pourrait consoler ni ma mère, ni aucune mère au monde, ni personne. Sinon ce qu'on fait soi-même, mais pas ce que quelqu'un d'autre apporte.

- P.-A. Boutang : Pour quelqu'un qui n'a pas lu tout ça, consoler de quoi ?
- P. Michon : De la vie, comme dirait Beckett, de la vie ! De la vie, simplement... »

Gros plan sur la couverture de Vies minuscules dans l'édition Folio : détail de L'apôtre saint Thomas, par Vélasquez. Livre qu'on feuillette. Retour à P. Michon.

- P. Michon : « J'ai pensé, quand j'étais adolescent, que l'art – ce que si longtemps on a appelé l'art – allait me servir à trouver une vérité telle que les religions proposaient d'en livrer. Et je me rends bien compte maintenant – comme la civilisation occidentale en général – que l'art, si effectivement il peut nous aider dans nos expériences individuelles, et dans la grande résonance du langage pour la littérature, ne nous amènera pas à une vérité, refusée.

- P.-A. Boutang : Qu'est-ce qui reste ?

- P. Michon : Il reste l'art quand même... Mais il est difficile... après cette grande caisse de résonance et... ce miroir du monde – ou plutôt ce double du monde, qui se veut aussi fort que le monde. Mais seulement le monde, pas autre chose. Aucune vérité ne naîtra des textes littéraires, pas plus d'ailleurs que des systèmes philosophiques de Hegel ou de Heidegger. Il y a quelque chose là qui s'est refermé sur nous...

- P.-A. Boutang : Mais la splendeur de la langue, c'est quand même ce qui sous-tend tout...

- P. Michon : La langue nous environne dès que nous sommes sur la terre. Nous ramons jusqu'à trois-quatre ans pour l'apprendre, mais elle nous environne déjà, elle est déjà là. C'est la puissance. La mère n'est qu'une puissance seconde par rapport à cette énormité de la langue dans laquelle nous sommes, et non seulement dans laquelle nous sommes, mais avec laquelle nous devons parler et devenir. On n'en sort pas. Toute l'humanité, depuis le début qu'elle parle, est bloquée là-dedans. A la fois quelque chose me surplombe infiniment, me précède infiniment, et ce quelque chose, c'est en même temps la seule force que j'ai, c'est ce que je peux dire, c'est la langue. Donc, on ne peut que la haïr, parce qu'elle vous précède et vous cerne. Mais on ne peut que la louer, puisqu'elle vous sert quand même à être dans ce monde de façon à peu près... normale. Enfin, en tout cas, à passer des contrats relatifs, ponctuels, avec les autres... »

EXTÉRIEUR JOUR ; FORÊT.

La nature baigne dans une lumière hivernale. S'élève la voix de Jessie Norman dans le Requiem de Gounod. Un tas de bois mort gît à l'écart des arbres dénudés. Pano droit sur P. Michon, marchant seul dans la neige. En surimpression, une voûte de chapelle romane. Fondu enchaîné sur le ciel. P. Michon s'abaisse vers le sol, puis se redresse, regarde un point du ciel. Un nuage de forme étrange cache le soleil. Ses franges sont irradiées d'une intense lumière

